

Tadáskía : « Le plus difficile, c'est d'apprendre à être une proie »

Par Maria Bogado

*L'artiste brésilienne commente l'orientation de ses œuvres récentes et dévoile ses projets littéraires en cours.*

Si vous regardez attentivement les réseaux sociaux de Tadáskía, vous remarquerez que ses œuvres d'art ne sont pas le seul sujet récurrent. Elle publie également des contenus liés à ses expositions dans des musées et galeries renommés aux États-Unis, au Brésil et en Europe. L'artiste publie souvent des vidéos d'elle-même dansant avec légèreté et joie chez elle. Elle publie également de plus en plus d'extraits de ses poèmes mettant en scène des animaux, des personnages fantastiques et des appels à l'amour. Ce n'est pas un hasard si la danse et l'écriture se croisent dans cet espace virtuel. Le texte et la danse sont deux vecteurs d'une même impulsion. Dans la vie comme dans l'art, Tadáskía s'efforce de créer un monde en mouvement.

Depuis sa première exposition personnelle dans le cadre d'une résidence artistique à Barcelone, l'artiste réalise des dessins sur des murs qui couvrent des pièces entières. Elle a également employé cette pratique lors de la Biennale de São Paulo en 2023 et au MoMA de New York en 2024, devenant la première artiste transgenre au monde à travailler sur les murs de cette dernière institution. Ses dessins sont effacés à la fin des expositions à l'aide de peinture blanche, ce qui est censé rendre les espaces neutres et prêts à accueillir d'autres œuvres. Les dessins ne sont donc pas faits pour durer dans le temps, mais sont plutôt conçus pour être éphémères, à l'image des gestes fugaces des danseurs·euses. Bien qu'elle construise une poétique du mouvement, non seulement avec des dessins destinés à être effacés, mais aussi avec la présentation de sculptures composées de matériaux organiques périssables et de performances, l'artiste laisse des traces dans des institutions qui cherchent à préserver son œuvre pour la postérité. En témoigne sa réception du K21 Global Art Award, annoncée le 10 juin 2025 par le musée Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen en Allemagne, qui consiste en l'acquisition d'une œuvre au profit de l'institution allemande. L'attribution de ce prix à Tadáskía marque une étape importante pour le musée, car c'est la première fois que ce prix est décerné à un artiste latino-américain.

Je me suis rendu dans son atelier pour en savoir plus sur l'orientation des nouvelles œuvres qui composent l'exposition « jour nuit papillon », inaugurée le 5 juillet 2025 à l'occasion de la première exposition personnelle de Tadáskía en France, au Musée d'art contemporain de Haute-Vienne - Château de Rochechouart. Le titre de l'exposition joue de la dualité entre papillon « de jour » et papillon « de nuit », ce dernier se traduisant par « moth » en anglais, et « mariposa » en portugais ». Selon Tadáskía, qui conserve un certain goût pour le flou, choisir une traduction précise n'est pas une nécessité, « toutes les choses dans ma vie finissent par me montrer que je suis complètement ambiguë, je ne peux pas définir une seule chose ».

Nous avons commencé à discuter debout, en faisant le tour des œuvres, dont certaines étaient encore en cours de réalisation. Tadáskía a fait remarquer qu'elle accordait rarement des interviews « à voix haute », préférant écrire : « Je prends l'écriture très au sérieux, mais d'une manière qui ne m'enferme pas. L'écriture peut vous contraindre, mais aussi vous libérer ». Alors que nous observions les changements de lumière du soleil, qui nous faisaient voir les œuvres différemment, Tadáskía m'a tout de suite dit qu'elle refuserait de les expliquer, « ce n'est pas mon travail ». Elle a fait remarquer avec humour que les journalistes étaient souvent

surpris lorsqu'ils l'interviewaient : « Quand vous regardez mes interviews, tout le monde s'attend à ce que je décrive mon travail, afin que les gens puissent s'y intéresser pour obtenir des informations, mais quand on y réfléchit, il y a toujours quelque chose qui n'a aucun sens ». J'ai joué le jeu et j'ai continué, sans savoir où la conversation allait nous mener.

Tadáskia accorde une attention particulière aux titres de ses œuvres, mais les mots n'expliquent jamais les images : « J'aime associer mes mots à un poème ». Elle commente : « Quand on lit de la poésie, on ne l'aborde pas à travers l'information, mais à travers les sens, la contemplation, un peu comme dans un jeu ». Avant même que sa carrière ne devienne internationale et ne la conduise à mener une vie nomade, passant du temps dans différents pays et villes, Tadáskia s'intéressait déjà au mélange des langues. Souvent, dans les titres de ses œuvres ou dans ses conversations, elle utilise des mots d'origines différentes dans la même phrase. C'est le cas du titre d'une série de portraits dans lesquels elle pose pour sa mère, Elenice Guarani, qui a pris les photos avec un appareil analogique : « are you a bicho a bicha ? », de 2019. Ce mélange est également évident dans le titre de la série de photographies intitulée « to show to hide », réalisée en 2020. Cette inspiration lui vient peut-être de son enfance, lorsqu'elle fréquentait une église pentecôtiste à Santíssimo, dans la zone ouest de Rio de Janeiro. Pendant les moments de dévotion, les gens parlaient « en langues », un phénomène caractérisé par l'énonciation de mots incompréhensibles pour l'auditeur et qui ont un effet profond sur l'esprit de celui ou celle qui parle.

Elle s'intéresse particulièrement à la variation inévitable des significations présentes dans les tentatives de traduction. Sa nouvelle exposition nous fait penser aux traductions de « moth » en anglais et en français, « night butterfly » et « papillon de nuit », qui font référence au signe de la nuit. Cette signification qui accompagne les traductions de « moth » peut être associée au choix d'une palette plus sombre dans certaines des œuvres actuellement en cours de réalisation. À un moment donné de notre conversation, Tadáskia a montré une œuvre suspendue mesurant environ deux mètres sur deux, ornée d'une représentation de formes évoquant des ailes et semblant bouger en synchronisation avec le vent ambiant : « celle qui vole s'appelle *b.trans.f.* ». En voyant la surface à deux faces, avec un fond rouge, une face recouverte de couleurs sombres et l'autre plus colorée, j'ai fini par laisser passer l'élan de l'explication. J'ai demandé si, après tout, le papillon de nuit était représenté d'une manière ou d'une autre dans ces formes. Comme prévu, elle a immédiatement esquivé la question : « Je ne sais pas, c'est à vous de le dire ».

Mais elle rompit rapidement le silence en expliquant que, dans le cadre de la préparation de l'exposition « Fleurs et fruits », qui s'est tenue au Galpão Bela Maré à Rio de Janeiro en 2023, elle avait commencé à ressentir le besoin d'abrégé les titres de ses œuvres, comme celle qu'elle venait de montrer : « J'avais besoin d'abrégé ce sentiment, cette émotion, qui était un peu trop dense, mais je l'ai tellement abrégée qu'elle est devenue autre chose. » Souvent, après un certain temps, elle oublie le contenu exact de ce qui a été abrégé - « c'est ça le problème ». Ce phénomène, comme elle l'a elle-même remarqué, offre une certaine énigme à la créatrice elle-même. Il n'y a plus aucun moyen d'accéder à une signification supposée plus authentique ou originale, mais ce qui la touche, c'est la possibilité d'une transformation continue des matériaux et des sensations : « Si vous abrégé tout ce que vous pensiez trop grand pour devenir petit, le grand reste dans le petit ». Pour elle, les abréviations sont comme des surnoms pour les œuvres, un moyen de se familiariser avec elles, même si elles commencent à paraître plus mystérieuses aux autres, « il y a cette chose dans une famille, où les gens commencent à s'appeler par des surnoms ». Les abréviations apparaissent également dans sa poésie, publiée par fragments sur les réseaux sociaux, comme dans cet extrait présenté dans

ses stories en mai dernier : « C'était un vieil homme sombre, couleur pierre. Il aurait pu être un parent, mais il ne l'était pas. Il aurait pu être un ami, mais il ne l'était pas non plus. Il plaisantait en appelant E.E. une princesse ».

L'artiste écrit depuis l'âge de douze ans, mais n'a encore publié aucun livre chez un éditeur. Elle a toutefois travaillé deux fois avec ce format et a produit des livres bilingues en anglais et en portugais qui entremêlent des extraits de poèmes et des dessins, tels que « ave preta mística mystical black bird », de 2022, et « lua coelho negra moon black rabbit », de 2023. Initialement exposés avec les pages séquencées sur des murs dessinés, ils font aujourd'hui partie respectivement des collections du MoMA et de la Pinacothèque de São Paulo. Tadáskia apprécie ce jeu qui consiste à libérer sa production littéraire sur les réseaux sociaux principalement utilisés pour les profils personnels afin de présenter des informations biographiques : « J'écris et ces personnages, ces filles, émergent en quelque sorte. Il y a une proximité entre l'un et l'autre, mais les gens ne le savent pas. Comme les gens les lisent à quelques jours d'intervalle, ce qui reste, plus qu'un récit, c'est une dimension poétique, n'est-ce pas ? Un rythme. Le ton quelque peu confessionnel donne presque l'impression aux gens d'être intimes avec moi, mais ils ne sont intimes avec rien. » Une fiction ? - ai-je rétorqué. Et pour la première et unique fois, j'ai reçu une réponse affirmative : « Oui, une fiction ».

Tadáskia est une lectrice vorace. Lorsqu'elle lit un livre qui captive son intérêt, elle perçoit tout ce qui l'entoure à travers le prisme nouveau que lui offre ce texte. Sa curiosité s'étend de la littérature et la philosophie à la religiosité et diverses pratiques mystiques. Elle ne se limite à aucune tradition particulière. « Quand je me sens intense, j'aime lire de la littérature parce que c'est comme une cascade. La philosophie, en revanche, est tout le contraire. Je trouve qu'elle a quelque chose de terre-à-terre, elle ressemble davantage à l'école. » Lorsque j'ai commencé à suivre son travail en 2018, Gilles Deleuze et Conceição Evaristo l'inspiraient. Il serait presque impossible d'énumérer tous les auteurs sur lesquels j'ai entendu Tadáskia faire des commentaires passionnés, qu'ils soient critiques ou enthousiastes. Parmi les auteurs dont elle m'a parlé, citons Paul Gilroy, bell hooks, Jota Mombaça, Castiel Vitoriano Brasileiro, Michel Foucault, Giorgio Agamben et Fred Moten. Dans la discussion concernant l'exposition à Rochechouart, les deux auteurs qui ont influencé ses réflexions sur les papillons de nuit étaient Sidarta Ribeiro et Byung-Chul Han. Mais ce qui mobilise avant tout le travail de l'artiste, ce sont les images qui jaillissent du monde : « Je crée des œuvres parce que je suis liée à ma sensibilité. Il y a une implication avec ma sensibilité et avec la sensibilité qui est disponible dans la nature, car qu'est-ce que la terre si ce n'est la grande productrice de merveilles et d'éblouissements ? ».

L'une de ces images est apparue dans son nouveau logement : « Quand je suis arrivée dans mon appartement, juste après avoir emménagé, il était rempli de papillons de nuit. Je n'avais jamais vu ça, c'était comme si j'avais découvert une nouvelle façon d'interpréter la vie ». Pour comprendre ce que « le papillon de nuit pouvait signifier », elle s'est tournée vers la science et a découvert que « les papillons de nuit sont dérangés par la lumière artificielle. Certaines personnes pensent qu'ils aiment ces lumières, mais c'est tout le contraire ». Les papillons de nuit utilisent la lumière de la lune pour s'orienter. Leurs yeux sont situés sur leur dos. Lorsque la lumière les frappe, elle les dirige dans la direction opposée à la lune. Étant donné la grande distance qui sépare les insectes de la lune, leurs trajectoires de vol finissent par être longues et stables. C'est comme si, en fuyant la lumière de la lune, les papillons de nuit dessinaient dans le ciel des cercles si grands que leurs courbures sont à peine perceptibles. Lorsqu'elles voient de petites lumières artificielles de près, la courbe qu'elles décrivent pour s'en éloigner les amène à voler en petits cercles. Cet angle ne produit pas de distance, mais les conduit à rester

proches du même axe. Comme le décrit Tadáskía, « elles entrent dans une boucle de répétition éternelle jusqu'à ce qu'elles meurent, qu'un vent souffle ou que quelqu'un éteigne la lumière ». Elle ajoute que « les papillons de nuit d'aujourd'hui naissent modifiés par les lumières urbaines et volent moins ». Pour elle, « parfois, nous ressemblons beaucoup plus à un papillon de nuit qui tourne en boucle que nous ne le pensons, mais socialement, nous n'y prêtons pas toujours attention parce que nous avons perdu la capacité de regarder autour de nous ». Cependant, l'acte d'observer, cultivé avec enthousiasme par l'artiste, montre que rien n'est absolu : « Un jour, il y avait une lumière allumée et j'ai vu un papillon de nuit s'éloigner de la lumière. J'ai trouvé cela très curieux. »

Tadáskía ne cherche pas à porter de jugement face aux images qu'elle voit : « J'étais très moralisatrice, je considérais même la chance comme quelque chose de bon ou de mauvais, la chance pouvait être bonne ou mauvaise, jusqu'à ce que Clarissa Diniz [commissaire et écrivaine] dise un jour quelque chose de si beau, que la chance n'a pas de morale ». Face à cette chance d'avoir vu les papillons de nuit, elle a préféré réagir par des questions : « La liberté est le grand jeu de ce monde - cela me donne la chair de poule - qu'est-ce qu'un papillon de nuit qui était guidé par la lumière de la lune et qui commence à être guidé par des millions de lumières ? Perdu ? ». J'étais curieuse de savoir ce que serait la liberté pour elle, et elle a réagi une fois de plus en s'écartant de l'acte explicatif : « Oh, Maria, je vais te dire que je ne sais pas ce qu'est la liberté, mais je suis là, je m'oriente vers elle, mais il y a aussi beaucoup de répétitions, je me retrouve dans beaucoup de boucles et puis je ressens la liberté quand je sors de la boucle. Pour moi, c'est la plus grande chose, c'est comme « wow », maintenant je le fais. »

Quiconque suit le travail de l'artiste peut facilement percevoir ces changements qui se produisent lorsqu'elle sort des boucles ou, suivant son raisonnement, trouve la liberté. Dans l'exposition « Projects: Tadáskía », organisée au MoMA, après avoir expérimenté des échelles immenses en réalisant des dessins sur ces murs monumentaux, Tadáskía s'est tournée vers des éléments aussi petits et fragiles que des coquilles d'œufs : « Quand vous voyez un mur au MoMA, tout y est sauf la limite. Il y a une extrapolation de la limite, mais je reviens en arrière et je fais de petites choses, je reviens à des formes prédéterminées, lorsque je travaille avec des bûches, lorsque je fais des arrangements. » Pour l'artiste, « le sentiment de liberté est toujours modifiable, car parfois on peut se sentir libre tout en étant dans des situations complètement restreintes ». Et parfois, dans un sens plus radical, même la figure de la proie peut représenter la libération : « socialement, nous apprenons à être un prédateur, nous apprenons à chasser au lieu d'être une proie, à nous rendre, à être la proie du temps lui-même, à être la proie de la vie ».

Après avoir atteint les points les plus élevés des murs, inaccessibles à quiconque dans le public, l'artiste a choisi de laisser les compositions sur le sol comme des proies, aux côtés d'éléments périssables — branches de saule, fruits et légumes, entre autres — prêts à se décomposer sous les yeux des humains. Avec sérénité, elle commente : « Il faudrait alors chercher la différence entre proie et prison. Nous pouvons considérer la proie comme presque de la nourriture, comme une offrande. Mais nous ne pouvons pas être une proie facile, n'est-ce pas ? » Elle rit de bon cœur et conclut : « Le plus difficile est d'apprendre à être une proie. Mais on ne peut pas être la proie de n'importe qui ou de n'importe quelle circonstance. »

En mai, alors qu'elle travaillait sur sa nouvelle exposition, elle a publié des vers sur les réseaux sociaux : « J'aimerais / être la nourriture / de ce matin / éclat spécial / pincée et vin / ouvert / sauce, feuilles / (zum zum zum) / livré ». Nous ne savons pas qui est le protagoniste

de ce désir de devenir une proie heureuse, celui qui refuse par choix la position de prédateur. Peut-être s'agit-il d'un papillon de nuit, d'une fille, de l'artiste elle-même. Le fait est que, lorsque l'on observe la trajectoire de Tadáskía, on assiste au déroulement d'une intrigue fictive en perpétuel déplacement, que ce soit avec les matériaux les plus divers ou avec des mots.

L'élan vers le mouvement contenu dans son œuvre s'est avéré être un élément inadapté dans les limites de l'art contemporain, et ses fictions ont fini dans la rue, lors de festivals populaires. Lors du carnaval de Rio de cette année, l'artiste, maquillée par sa sœur, Hellen Morais, danseuse professionnelle et professeure, a traversé la Sapucaí sur un char de l'école Paraíso do Tuiuti. Pour évoquer l'histoire « Qui a peur de Xica Manicongo ? », Tadáskía a créé une fresque murale d'environ six mètres de haut, réalisée à l'aide de pastels secs, de fusain et de spray, qu'elle a fait défiler suspendue et tremblante au-dessus du char. Amenée du Congo à Salvador, dans l'État de Bahia, en tant qu'esclave au XVI<sup>e</sup> siècle, Xica a été la première personne transgenre non autochtone à être mentionnée dans l'histoire du Brésil. Aux côtés de Tadáskía, des personnalités importantes de la lutte pour les droits des personnes transgenres au Brésil ont participé au défilé, telles que la militante Indianare Siqueira, la conseillère Amanda Paschoal, la députée Duda Salabert et la députée Erika Hilton.

Dans la danse collective qui s'est déroulée sur l'avenue du carnaval, les souhaits imprimés dans « ave preta mística mystical black bird » (oiseau noir mystique) ont été momentanément exaucés. Ce texte commence par une dédicace « aux sœurs et frères noirs / de fora / aux femmes noires et aux personnes trans noires / aux personnes qui se soucient des enfants / et aux personnes qui sont elles-mêmes des enfants / dans leur cœur ». Dans les vers qui alternent avec les dessins, Tadáskía oscille entre l'écriture à la première personne (« je ») et à la première personne du pluriel (« nous »). Parfois, elle proclame : « Nous sommes prêt·e·s pour un voyage vers la liberté » et envisage « notre transformation ailée », et d'autres fois, elle déclare simplement : « Je suis une ballerine ». En s'alignant sur le point de vue de l'artiste, ces abréviations permettent la continuation du macrocosme au sein du microcosme. On peut donc supposer que les couleurs et le mouvement – ou le vol – de ces œuvres suspendues dans les airs, emmenées en France, évoquent un carnaval de personnes – ou d'oiseaux et de papillons de nuit – qui se retrouvent à danser sur les chemins de la liberté.